

A quoi sert un Conseil scientifique ?

Sylvain Sankalé doit maudire les sursauts embouteillés de Dakar. Il est arrivé en ce mercredi 10 mai, pressé que en courant, au point de presse du Conseil scientifique, dont il est le président. C'était à la Chambre de Commerce, en présence ses autres membres, la plasticienne Germaine, la directrice de la galerie Arte Joëlle Le Bussy Fall, l'artiste Issa Samb dit Joe Ouakam, le secrétaire général de la Biennale Rémi Sagna... Ce dernier, en attendant l'arrivée de Sankalé, a retracé l'histoire du Conseil scientifique. L'instauration de cette structure avait été décidée après la Biennale de 1992. « Il y avait une nécessité de mettre en place une instance représentative de l'en-semble de la famille artistique afin de s'accorder sur la forme à donner à la Biennale », a-t-il expliqué. Un séminaire d'évaluation a débouché sur des propositions concrètes entérinées par les autorités en 1993. La Panafricaine des arts plastiques, a souligné Rémi Sagna, est une idée qui a germé au sein de la communauté artistique, laquelle l'a proposée à l'Etat sénégalais. Il fallait en définir le schéma, le contenu et les modalités de mise en œuvre. Les propositions ont été bien accueillies par les autorités qui, après avoir entériné le projet l'année suivante, ont confié la Biennale pour application. Le premier Conseil scientifique, présidé par Ousmane Sow Huchard, a été mis sur pied en 1994 et devait être fonctionnel dès la Biennale de cette même année. Celle-ci fut malheureusement repoussée en 1996.

Le Conseil scientifique actuellement présidé par Sylvain Sankalé a été mis sur pied en mai 1999 et a tenu sa première réunion.

nion en juin de la même année. « Après, nous avions pratiquement une réunion par semaine », a expliqué le président. Il fallait cravacher dur d'autant plus que le peu de temps dont disposaient les membres et l'approche de l'élection présidentielle pouvaient constituer des goulots d'étranglement. Après sa conférence de presse d'octobre 1999, le Conseil scientifique a mis les bouchées doubles afin de médiatiser la Biennale à travers le monde.

Du fait du changement de régime intervenu le 19 mars dernier au Sénégal, certains partenaires financiers ont d'ailleurs attendu jusqu'à la nomination du nouveau gouvernement (le 3 avril 2000) avant de libérer les fonds. « Ce n'est que le 10 avril dernier que nous avons eu la confirmation de certains partenaires », a révélé Sylvain Sankalé.

CAMARA GUEYE

Couleurs banlieusardes

Une zaine d'œuvres de l'artiste sénégalais Amadou Camara Gueye sont exposées à la galerie Atiss sise l'avenue Albert Sarraut à Dakar-plateau. Il n'a fallu à l'artiste qu'un pinceau, un choix justifié des couleurs et des personnages pour parler des réalités et des préoccupations d'un environnement direct qui l'a vu grandir. Les pratiques quotidiennes de la banlieue dakaroise, ses hommes et ses femmes, ses moutons errants, ses chiens sans direction fixe, en tout, sa vie. Autant de réalités relatives dans ses tableaux où les couleurs de terre restent dominantes dans des grands formats. La période de l'adolescence semble être ainsi, pour Camara



Gueye, «l'âge d'or» au cours de laquelle se bousculent dans l'imaginaire de l'enfant d'alors, les rêves les plus fous et les ambitions les plus contradictoires. «C'est la touche la plus sensible de la société» argumente-t-il. Sa peinture reflète une lumière ou les rayons d'un monde vie s'expose au dehors. Il a essayé de traduire en toute fidélité les douloureuses réalités qui caractérisent son univers. L'érotisme de la banlieue est mise en relief dans sa peinture. Un espace où toutes sortes de créatures se retrouvent d'une manière ou d'une autre. Des personnages quasi nus rapprochent les composantes de son environnement du monde animal. L'artiste, par son pinceau et son imagination, a posé avec une étonnante précision, le

LAUREATS DU SALON

Racky et Biram consacré

Rémy Sagna en pleine action.

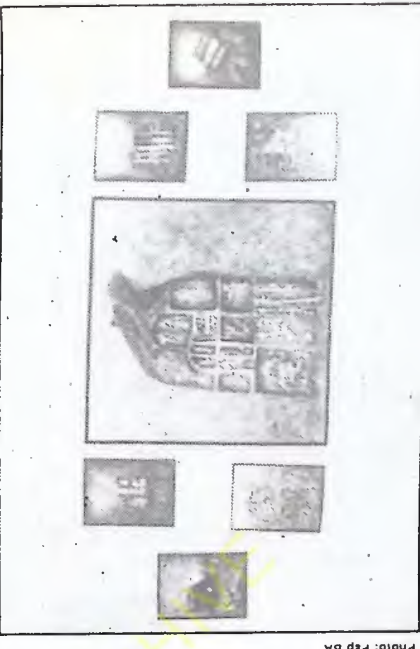
Racky Diankha a le souffle coupé. Tellement elle est émue. Elle embrasse le ministre de la Jeunesse, Modou Diagne Fada et Fredy Jacquet, Délégué de la Communauté française de Belgique. Le président du jury, Ousmane Sow Huchard, qui l'a primée, lui donne une tape affectueuse. Elle sourit. Elle résume son itinéraire: «Je suis née en 1974. J'ai fait les Beaux-Arts. Je suis sortie en 1995, major de ma promotion. Depuis lors, j'ai participé à pas mal d'activités: décorations de finis, expositions... Je suis actuellement la coordonnatrice, ici à Dakar, des Rencontres Dakar-Brest-Berlin.» Elle reçoit félicitations et encouragements. Comme Biram Ndiaye à qui la mairie de Dakar vient d'attribuer le Prix du jeune talent, un lot de matériels d'une valeur d'un million de francs CFA. Racky bénéficie ainsi d'une bourse de stage offerte par la Communauté française de Belgique. Racky et Biram sont les deux lauréats de la première édition du Salon de la jeune création plastique initié dans le cadre de la Biennale de l'art africain contemporain.

Le Salon est une vitrine qui reflète la richesse de la création des jeunes plasticiens du Sénégal. Aicha Aidara, une exposante, exprime sa reconnaissance, au nom des jeunes, aux initiateurs que sont les membres du Conseil scientifique: «C'est un cadre de promotion pour nous, qui sommes confrontés à des difficultés de mettre en valeur les connaissances acquises à l'Ecole nationale des Arts». Mohamadou Ndiaye, un autre exposant, rendra: «Ce Salon nous permet de montrer nos sensibilités artistiques.» L'exposition impressionne le ministre de la Jeunesse, Il promet assistance du gouvernement à la promotion des jeunes créateurs. Le prix de la Communauté française de Belgique et celui de la mairie de Dakar vont dans le même sens.

Pascal ZANTOU, les Echos du jour, Bénin

problème de l'éducation dans certaines zones de banlieue. Il le traduit dans des tableaux d'art où cahiers et livres occupent une place de choix. Les grands meubles, les voitures et les bicyclettes occupent une bonne place dans les œuvres de l'artiste. Une manière pour Camara de traduire sa quête à son ouverture internationale. Les sculptures filiformes de l'Ethiopienne Etiey Dimma Poulsen côtoient les œuvres de Camara Gueye qui, dans une expression purement artistique, racontent le cœur de ce Dakar, audacieux et désinvolte, moderne et archaïque. Une capitale qui traduit finalement tout l'univers confus et captivant des villes africaines contemporaines.

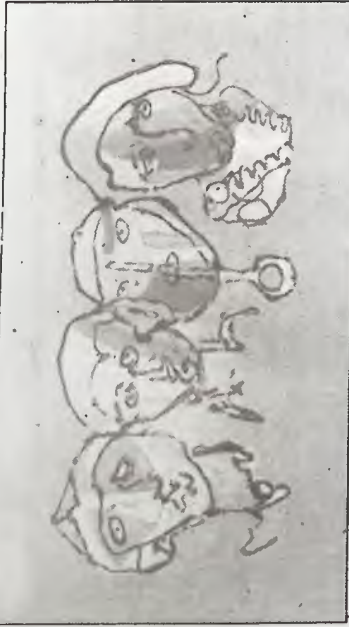
Massamba DIOP
Le Matin-Sénégal



Une œuvre de Racky.

VERNISSAGE

Le 8 mai, s'est ouverte à la Maison des élus locaux l'exposition du groupe « Diaapo ». Les quatre femmes qui y prennent part entendent saisir l'occasion de la Biennale pour valoriser leur savoir-faire.



Vérités de femmes

En écrivant, il y a quelques années, que l'Afrique noire était mal partie, René Dumont avait-il si tort ? Aujourd'hui, les bruits de canon tonnent un peu partout et de nombreuses familles sont disloquées. Malgré tout, les Africains essaient de garder le sourire. Un contraste qui ne laisse pas indifférent les créatrices. Telle l'eau douce qui coule dans son lit, les quatre Sénégalaises se livrent à l'autopsie d'un monde troublé. Adama Boye, la responsable de l'exposition, aime les confidences et le mouvement qu'elle matérialise sur des tableaux soigneusement conçus. Maimouna Diop préfère prôner la beauté de l'Africaine à travers l'image de femmes sirènes, tandis que Rokhaya Camara et Mariam Faye s'attardent sur des thèmes qui évoquent le passage ou la liberté. Astou Dieng s'inspire sur le sort des couples ; des personnages qu'elle présente tantôt tristes, tantôt gris. Ses couleurs favorites : le bleu, le vert, le jaune, le rouge évoque la tension.

Jeune célibataire sortie de l'école des beaux-arts en 1990, Dieng n'a pas la prétention d'être une donneuse de leçons. Ses travaux laissent entendre que la femme doit être soumise à l'homme, quel que soit son rang social. Car la stabilité du foyer dépend beaucoup plus de l'autre moitié du ciel. Une lapalissade qui ne sera certainement pas du goût des féministes invétérées.

Pour information, les tableaux de ces dames coûtent entre 25000 et 250000 F CFA.

Ana Lucie KERE, Le Journal du soir - Burkina Faso

MODOU, MOOKIE AND CHEIKH

Colourful muses from the fringes

media to achieve a unity of purpose. Cheikh and Modou are exploring the concept of urbanisation, while Mookie is neck-deep into the symbolism of Egyptology.

Cheikh Ndiaye is somewhat abstract in his expressions though he would have his audience believe that it is rather life that is abstract, not him. His *Mémoire d'un mur* (mixed media) and *Pied de grue* (city tale of life in the urban centres. But in his *Intérieur* (mixed media), he directs his observer's view inward to the walls in the interior of the house, which in his opinion should not be ignored so long as one speaks of murals. He goes rather philosophical in *La croix*, la foi et la division (mixed media) by his use of purely Christian symbolism. Though born of Muslim parents, he sees Christianity as part of his heritage. The Prophet Muhammad (pbuh), according to him, enjoined all his faithfuls to respect the prophets of old.

As if in a tacit acquiescence and assertion of their non-conformism, the music of the late Nigerian Afro-beat musician and idol, Fela Anikulapo - Kuti blared from the speakers of the a small radio cassette player.

The exhibiting artists were all there in the midst of their friends - Modou and Mookie at first, later Cheikh. Their exhibition titled *Expo extra muros* clearly describes what kind of artists they are. However, the beauty of their exhibition lies in their use of their various

The Senegalese artist is delighted by the emergence of a new ethnic group in African urban centres. The common quest for survival forms a common bond between peoples of different cultural backgrounds thereby making them kin. For him, the emphasis should rather be on honouring the differences rather than abolishing them. "The difference is the richness," he says.

Modou Dieng captures the mood of city life his collage, oil on canvas and photo medium. He mocks the urban centres (Stationnement autorisé) and at the same time pays his due respect to it (Parais de la cite). Through paper tapes, he symbolises the scarification of cities which is synonymous with the identification of humanity. He reverses the Dakar town centre of Medina in his *Medina* (collage, photo and oil on canvas), conferring on it the status of a protector. He observes the urban drift towards Dakar with *Amuse*.

ment in Go to Dakar. The people heading towards the decoration of the city in the painting are tense with expectation longing while those coming from it are masked as in a Mardi Gras fancy dress ball. In Solitude du rouge, the artist is seen as a lone voice in the wilderness of the superficiality of this humanity.

Mookie, whose real names are Mohammed Coulibaly, explores the deep mysteries of Egyptology in his work. In *Anubis au crane* (mixed media) he delves into the unpopular universal theme of death with depiction of a skull in a painting above another with the image of the Jackal - headed god. In both paintings, which in reality are one, his motifs are hieroglyphs.

The concept of life after death, reincarnation and transmigration are profoundly treated in the rest of his paintings. This exhibition adds colour to the entire biennale activities.

Oketchukwu Uwaezuoke
The Comet, Nigeria

EXPOSITION A TOUKOULEUR

Ousmane et Hassan ou la complicité picturale

ot à kot» est le titre foi : évocation de l'exposition au restaurant toukoleur (rue Moussé Diop) ouverte depuis le 5 mai en marge de la Biennale de Dakar. Et ce, jusqu'au 5 juin prochain. Les œuvres de Ousmane Dia et de Hassan Sarr sont accrochées sur les cimaises de l'espace Toukoleur aménagé. La complicité picturale et sculpturale est nette entre ces deux jeunes artistes. Ils cheminent ensemble dans une belle aventure artistique.

Ousmane vit en Suisse et Hassan réside au Sénégal. L'art est là pour réduire la distance qui les sépare. Et ils exposent ensemble parce que partageant les mêmes pulsions et autres sensations qui consistent à donner vie aux objets destinés à la poubelle. De la création.

Les couleurs vives scintillent sur les pare-brises utilisés comme support par Hassan Sarr «avec des contrastes fort colorés», comme il l'affirme. A 35 ans, ce jeune Kaolackois, diplômé de



Ousmane.



Hassan.

forme les matériaux usés en de belles œuvres qu'on a envie d'avoir chez soi. Ousmane recycle et crée.

L'artiste a vu le jour à Tambacounda en 1971. Il a fait ses humanités à l'Ecole nationale des Arts. Après son diplôme de l'Ena, Ousmane poursuit ses études à l'Ecole supérieure d'Arts visuels de Genève et prend part à plusieurs expositions.

Les œuvres de Ousmane et Hassan se côtoient dans l'espace de la Sénégalaise de l'Automobile et au Toukoleur.

Alassane CISSE
Sud Quotidien

AU VILLAGE DE LA BIENNALE

Le peintre nsimba mpanzu accroche par ses themes

C'est comme un cheveu dans la soupe que le peintre Nsimba Mpanzu a atterri au village de la Biennale. Venant de la République démocratique du Congo, l'artiste était de passage à Dakar pour d'autres expositions lorsqu'un ami l'a convaincu de se rendre au village. Saisissant l'opportunité, Nsimba étale donc ses toiles au regard de tous. Leurs thèmes marquent : la vie, les valeurs africaines menacées par le modernisme ambiant.

«Premier pas vers l'amour» est le titre de l'une des œuvres. Elle met en relief deux cœurs dont l'un porte des insignes et l'autre est vide mais orné. Pour Mpanzu, il faut, avant d'aimer, avoir quelque chose à apporter à l'autre. L'amour aujourd'hui est mécanique et synonyme d'intérêts matériels ! Toutefois, un pas timide inscrit dans la toile indique l'espoir d'aller de l'avant. Beauté africaine. Mélodie d'Afrique cache une certaine tristesse alors qu'elle gratte doucement la guitare ! Le tableau «Non-sens» soulève une interrogation sur la vie. La vie n'est qu'un cercle vicieux dans lequel intervient le double phénomène d'entrée et de sortie. Comme il en est avec la vie et la mort.

Nsimba utilise l'huile, l'acrylique et le contre-plaqué.

De cette Biennale et d'autres expositions en dehors de son Congo natal, il a tiré cette leçon : «J'ai appris à associer les matériaux de récupération, c'est-à-dire les plaques, les mèches, le tissu en raffia et le cuir. En plus, j'ai pu améliorer ma thématique». Il prépare une exposition pour la ville de Saint Louis (Sénégal).

Eddy KAREVA
Le Phare, R.D.Congo

Dakar

LE QUOTIDIEN DE LA BIENNALE DES ARTS DE DAKAR - 10 MAI 2000 - N° 005

ciel, les galeries se ferment !

Cette édition de Dak'Art a permis de combler les tendances se développant dans le reste du monde. Le musée où se déroule l'exposition internationale d'art africain contemporain est un reflet fidèle des mouvements nouveaux. Le choix est offert à tous : soit on se hisse au diapason comme tout le monde ou on boudé, préférant ainsi être laissé en

avec ce qui se fait habituellement dans le pays mais tout à fait en harmonie avec les tendances se développant dans le reste du monde. Le musée où se déroule l'exposition internationale d'art africain contemporain est un reflet fidèle des mouvements nouveaux. Le choix est offert à tous : soit on se hisse au diapason comme tout le monde ou on boudé, préférant ainsi être laissé en

rant ainsi être laissé en rude ou mener ses goûts vers autre chose. Heureusement que la liberté est toujours offerte et qu'on n'est pas obligé d'apprécier. Pas d'obligation. La question ne se pose même pas si on n'est pas prisonnier d'un snobisme classique. C'est la sensualité qui est sollicitée... Y a pas de commentaire à faire là-dessus. Ce-

pendant il y a un constat qui s'impose :

C'est quand même étonnant de voir ce que l'art ou la compréhension qu'on se faisait de l'art est devenue... Il faut noter qu'il y a quelques années, Madame Clémentine Deliss, commissaire d'expos, parlait déjà des Vidéo et des fenêtres de musées fermées parce des projections s'y déroulent. Cette information

était perçue comme un courant sans teneur n'existant que dans l'espace londonien où elle officie. Ses mots se sont vérifiés avec cette présente édition de la biennale. On n'accroche plus vraiment les œuvres. Les cimaises ne sont plus une partie intégrante de l'art, les châssis idem, on installe. C'est l'ère de l'installation. Et il paraît même que ce n'est pas nouveau. Mieux encore l'art africain est installation par essence. Dans une galerie on prend

ses aises, n'occupe une surface avec des concepts présentés sous diverses manières et c'est plus proche de la scénographie qu'autre chose. Le petit écran s'en est mêlé avec la vidéo, et on se demande si l'art, comme il est conçu présentement, ne relève pas plus du théâtre que d'autre chose. C'est toute une mise en scène avec parfois des personnalités. Cela retrouve dans le travail de la Tunisienne Fatma M'seddi qui a choisi de manipuler Abrouc, le non qu'elle donne à son personnage. Celui-ci est en mouvement grâce à la vidéo. L'homme qui se démène pour toujours se voit traverser par une force invisible pour ensuite recommencer. Tel le mythe de Sisyphe. C'est fini les œuvres inanimées... La nouvelle technologie n'a pas éclipsé la création artistique, elle s'y est intégrée lui procurant un aspect très ludique. A l'intérieur de la galerie, il se passe avec les installations et les vidéos un certain nombre de choses.

LES INSTALLATIONS ETOUFFENT-ELLE L'ART



Une œuvre de Mourir Fittim. Que l'on soit noir blanc jaune, vert, infra rouge... on partage une commune condition humaine.

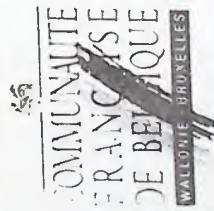
L'art dit de l'installation s'affiche de plus en plus. La création artistique africaine contemporaine en use et abuse actuellement. Cette forme d'expression artistique bouscule la peinture pure et secoue les sculptures au point que certains puristes, assurément nostalgiques, souffrent de ne pouvoir jouir désormais de la finesse des traits des dessins sur toiles figuratives et/ou abstraites, de la beauté des sculptures qui donnent vie à notre environnement. Des œuvres d'art qui semblent à notre passé ancien.

Les «Installations» aux techniques aussi hétéroclites que compliquées, que proposent ces dernières années, certains artistes, ne sont rien d'autre que des assemblages d'objets divers et souvent sans entre eux,

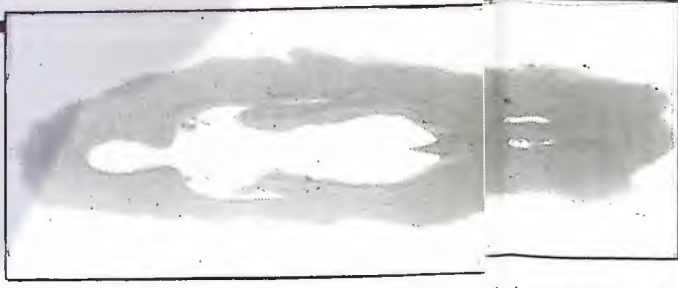
est illustratif. L'artiste sélectionné pour l'exposition individuelle à la Galerie nationale d'Art n'a pas daigné apporter ses œuvres à Dakar. Il est certainement moins coûteux d'acheter un atelier d'infortune» de réparation de lunettes (plus ou moins similaire à ses créations) pour le présenter à la Galerie nationale. A noter que ces ateliers pullulent dans les rues de Dakar. Leurs propriétaires, la plupart du temps, tirent le diable par la queue. Par conséquent, ils sont très heureux de se voir

Suite en page 4

est réalisée par les journalistes réunis à l'atelier de formation «La culture dans les médias» organisé par



la Biennale des Arts de Dakar et Gorée Institute avec le concours de la Délégation Wallonie-Bruxelles à Dakar, l'Agence Inter Gouvernementale de la Francophonie et le Service de Coopération de l'Ambassade de France au Sénégal



ses faisant ainsi d'une exposition un événement multidimensionnel. Ce qui renouvelle ou change les relations que l'on avait avec les salles d'expositions muséales ou galeries. On ne va plus d'une toile à une autre dans un espace illuminé par des spots. Les salles sont à peine éclairées avec des écrans géants et l'on assiste à une confrontation entre l'ombre et la lumière. Les installations sont les révélations de cette édition de Dak'Art. Et le quotidien de la Biennale ne pouvait pas passer sous silence un tel événement. Si ce n'est pas la grande révolution, ça lui ressemble.

Aminata Sophie Dieye,
Walfadjri-Sénégal

aujourd'hui...

Chambre de commerce
11h : Point de presse avec le conseil scientifique de Dak'Art 2000
Maison de la culture Doua Seck
15h30 : Projection de films
-> Serigne Ndiagne, Souverainiste, de Amadou Fall
-> Les maîtres des rues de Dirk Durmon
-> Mémoire du futur, de Arts in Action and Sudprond
Théâtre Sorano
21h : Soirée artistique offerte par le ministre de la Culture et de la communication

MARC LATAMIE, MARTINIQUE
«Gorée, c'est Gorée... certaines confrontations ne s'imposent pas»

Le plasticien a inauguré, le 8 mai à 18 h, son exposition individuelle à la Maison des esclaves de Gorée.

Quelle connotation donnez-vous à la symbolique du sucre dans cette exposition articulée autour de la mémoire ?

Je développe ce sujet depuis plusieurs années en le prenant plutôt sous l'angle du commerce et de l'échange, le sucre étant un produit coté en bourse qui subit tous les jours des fluctuations. En lançant mon projet «sucre» en 1992, je voulais laisser le visiteur libre de son imagination concernant la mémoire et en même temps laisser la liberté dans la créativité quand je veux interpréter un lieu, un espace.

Pourquoi avez-vous choisi la Maison des esclaves de Gorée comme site de l'exposition ?

Le choix du site a échu au conservateur Orlando Brito, membre du comité d'organisation de la Biennale. Il a jugé que ce lieu pouvait répondre au challenge. C'est un lieu très difficile à connaître, tant bien mon travail, il m'a laissé la liberté d'interpréter ma convenance. J'ai essayé de répondre à cette invitation en donnant des choses simples mais qui laissent le visiteur libre de toute imagination.

Connaissez-vous cette maison et quelle relation entretenez-vous avec elle ?

Je l'ai déjà visitée en 1983.

dakart
LE QUOTIDIEN DE LA BIENNALE

Publié par
Gorée Institute
Tél. : (221) 81 70 81
Fax : (221) 822 54 76
Email : gorin@telecom.sn

Direction de la publication
Biennale des Arts
de Dakar

Tél. : (221) 821 04 71

Fax : (221) 821 16 32

Email : dakart@syfed.refer.sn

Directeurs de la rédaction

Moustapha GUEYE

Roger-Pierre TURINE

Rédacteur en Chef

Okechukwu UWAEZUOKE

Rédaction

Sénégal,

Burkina Faso,

Benin, Cameroun,

Rd Congo, Nigéria,

Côte d'Ivoire

Réalisation graphique

Micro Media : 832 12 70

Immeuble Seynabou Cissé

Rocade Fann/Bel-Air

Zone industrielle sud

Credit photos

Pap BA

Impression : Nis

J'en ai évidemment gardé un souvenir fort puisqu'il s'agit d'un endroit très fort mais je n'avais aucune idée précise des espaces.

J'avais quelques photographies de la pièce et de la carte de l'île de Gorée. C'est sur place que j'ai improvisé au fil de mes investigations. Je ne cherche pas à dire que l'exposition va apporter un plus à Gorée. Gorée est Gorée. Mais on parlera de l'exposition dans le cadre de Gorée. C'est pour cette raison que je crée l'île en sucre pour dire que mon travail est éphémère.

Comment comprendre que vous ayez choisi de banaliser le sucre, un produit coté en bourse ?

Le sucre est beaucoup consommé mais ces 400 kg posés au sol ne sont plus qu'à jeter. Cette banalisation est une manière de dire qu'on s'approprie le sucre, on l'utilise comme support pour un travail artistique.

Comment expliquez-vous l'exploitation de la porte du voyage du non retour dans votre installation ?

Certaines confrontations sont nécessaires, d'autres ne s'imposent pas. La porte qui donne sur l'océan se suffit à elle-même. On n'a plus besoin de la confronter ni à l'affronter. Elle est là et elle parle. Pour l'exploiter, il aurait fallu proposer quelque chose de totalement différent. Je veux rester discret surtout dans un lieu aussi fort historiquement que la Maison des esclaves en évitant une confrontation directe.

A quoi renvoie cette image de l'île de Gorée sur laquelle est juché un chef indien ?

Les peuples dominés ont d'une certaine manière été des résistants. Et la résistance n'est pas nécessairement synonyme de victoire. C'est une invitation à ne pas nous enfermer dans Gorée. Il s'agit de créer un lien. Ces guerriers qui attaquent Gorée traversent le temps. Ils vont de l'empire romain à nos jours. Il y a un esprit de conquête et parmi eux se trouvent par exemple des cosmonautes, des joueurs de hockey. S'agit-il de hockey il est évident que la victoire est difficile pour des professionnels noirs. J'ai voulu répartir cet ensemble plutôt que de me confiner dans une image classique. Avoir positionné cet indien qui tient un drapeau blanc signifie que je me suis retrouvé discrètement dans un autre lieu. Il ne s'agit pas de créer un isolement dans Gorée mais au contraire d'élargir le cercle.

Entretien mené par Jacques POWPLLY
le jour, Côte d'Ivoire

Du sucre au coeur de la mémoire

Maisons des esclaves de Gorée. Une montagne de sucre reconstruit l'île dans la salle des femmes. L'île est entourée de guerriers multicolores déterminés à en prendre possession. A son sommet trône un chef indien brandissant un drapeau blanc. La salle jadis réservée aux inaptes temporaires héberge une fleur d'iris dessinée en sucre. Celle des jeunes filles accueille la statuette de Saint Maurice enfoncée dans une cage de singe. La cage repose sur un plateau de sucre. Le réduit destiné aux récalcitrants est décoré de petits drapeaux blancs, fanion de la compagnie des sucres. La blancheur du sucre posé en ces lieux d'une froideur morbide charcut la mémoire. Banalisation en cet espace où s'est jouée la plus grande tragédie de l'histoire de l'humanité d'un produit de rente coté en bourse dont la production s'est nourrie du sang de l'Homme noir. Les installations de Marc Latamie soulignent sa forte présence. Les réactions recherchées par le plasticien Martiniquais sont instantanées. Evolution de la mémoire. Rappel d'une histoire touchante. d'un drame saisissant qui ne pardonne point l'oubli. Cette invitation à dévaler les sentiers douloureux du passé résonne comme la quête inassouvie d'identité d'un artiste sans repères. Pour autant si ! Saint Maurice. L'artiste sublime cet unique saint et martyr d'origine soudanaise dont l'audace lui a coûté la vie par une représentation dorée dans une petite niche en fil métallique posée sur un plateau de sucre. Pour mémoire, Saint Maurice a osé rencontrer le Pape. Il est mort emprisonné et ses reliques se trouvent éparpillées dans différentes églises et monastères d'Autriche, d'Allemagne et de Suisse. Le sucre au cœur de la mémoire blessée ? Marc Latamie établit un pont-entre les deux côtés de l'Atlantique où logent, à la même latitude - connivence géographique oblige - les îles de Gorée et de sa Martinique natale.

Re et de sa Martinique natale. Ce pont par lequel s'est autrefois développé l'odieuse acte de transaction économique. Si aujourd'hui l'économie de Gorée est basée sur «un tourisme de haut niveau, principalement francophone» et que la Martinique a pour «valeurs économiques essentielles le tourisme et le sucre», l'artiste a préféré acheter ses 400 kg de sucre installé à la Maison des esclaves à la Compagnie sucrière sénégalaise de Saint-Louis. Curieuse inversion des rôles !

Jacques POWPLLY
le jour, Côte d'Ivoire

Ne art dit

CATHÉRIE DE CROËS, CONSEILLER POUR LES ARTS PLASTIQUES AU CGRI

Cette exposition me laisse un peu perplexe. Je la trouve hermétique par rapport à la densité des lieux. Tout ici est chargé de tellement d'émotion que le travail ne restitue pas suffisamment. **«Je suis perplexe»**

YACOUBA KONATÉ, CRITIQUE D'ART

L'idée même de l'exposition en ces lieux habités de tant de douleur est en soi un défi, une audace. J'étais très préoccupé de la voir. Les œuvres ont un très grand respect des lieux. Les matériaux établissent un pont historique avec cette maison. C'est une belle exposition. L'artiste a été très subtil. Il n'a tout à rien mais sa présence est très forte. **«C'est une belle exposition»**

YAYA SAVANÉ,
CONSERVATEUR DE MUSÉE

«Une quête permanente d'identité»

essence of the human being which is the spirit, like everything else, radiates. These radiations absorb the resistances they meet and lead them back to the spirit in a sort of reciprocal action. The eyes are among the organs that serve as intermediary organs. The personal expression, which belongs to each individual, is hence brought to bear on what is being perceived. For it is the individual's perception of a picture that is perceived, not the picture.

The individuals perceive the world through the coloration and perspectives of their eyeglasses. The one may not even notice what is sensed and appreciated by the other. For an individual new vistas of the same thing may arise as he matures. It is an incontrovertible fact that no two individuals can perceive the same thing in exactly the same way. The rigidity of the human language thus becomes deficient in the expression of inner feelings.

Why do people use glasses? For some, it is an attempt at correcting impaired eyesight while for others it may just be to protect the eyes from sunshine or because fashion so decrees. There are yet others who use glasses to disguise the expressions in their eyes. Hassan thus leads the viewer into the world of symbolism to wrench him from the clutches of superficiality.

Okechukwu Uwaezuoke
The Conc Nigeria.

Latamie reste fidèle à son image de rebout et établit un lien inévitable entre ses deux contrées : l'Amérique et l'Afrique. On lit dans ses œuvres une quête permanente d'identité. A quoi va aboutir cette quête ? Est-ce un retour au passé ? Il y a une sorte de projection de l'individu par rapport à son environnement.

HENRI N'KOUMO,
CRITIQUE D'ART

«L'artiste s'élève au-dessus de la banalité»

Que cette exposition sur la mémoire de l'Homme noir vienne d'un Martiniquais ne m'étonne guère. Les Martiniquais et tous les noirs de la diaspora sont des traumatisés anthropologiques. Le travail d'installation qui opère sur la base du conceptuel est l'un des moyens les plus efficaces de rendre compte de ce traumatisme-là. Cette installation trouve ici son sens puisqu'elle renvoie à l'univers animalier qu'ont connu les déportés africains dans les plantations de cannes.

Propos recueillis par Jacques POWPLLY

KOFI SETORDJI, GHANA

Le sculpteur-peintre apôtre de la paix

Le Seigneur Dieu prit de la poussière du sol et façonna un être humain. Puis, il lui insuffla, dans les narines, le souffle de la vie, et ce homme devint un être vivant. Genèse 2,7. L'installation sur le « Génocide » à la Galerie nationale de l'avenue Sarrault, à l'occasion de la Biennale de l'art africain contemporain de Dakar nous rappelle ce processus divin. Kofi Setordji, son auteur, appartient à la race des génies créateurs. Il a pris la terre cuite, le sable, le bois et le métal. Il leur a donné une âme qui transcende la nature existentielle de l'homme. Parses œuvres, il adresse une questionnement de prise de conscience à l'humanité entière et à l'Afrique sur le mobile des tueries sauvages. C'est le cas au Rwanda, en Sierra Leone, en Éthiopie et en Somalie... Et présentement au Zimbabwe ! En bref, Setordji ébranle la conscience collective. Du simple citoyen aux leaders politiques en passant par les institutions internationales censées garantir la paix, personne n'échappe au sentiment de culpabilité devant ce procès digne jugement dernier du Maître de l'uni-

vers ! C'est dire que ce sculpteur et peintre ghanéen réfléchit, crée et le fait l'histoire. Il se dévoile au travers de la diversité d'inspiration et la pluralité stylistique, se ressourçant dans la tradition africaine et les méandres de l'histoire moderne. Il a accepté avec délicatesse de voyager avec nous sur ce train de l'horreur. La première station évoque les statistiques. « Tous les morts sont identi-

fiés par des chiffres et non plus par leurs noms. D'où les inscriptions portées sur les crânes enroulés de fils de fer synonymes de souffrance », explique-t-il. Setordji enveloppe ses crânes dans du papier ou tissu en raphia comme pour signifier que ces objets appartiennent désormais à la poubelle de l'histoire. A la seconde station, l'artiste ironise : « Ce sont des cercueils contenant les cadavres de ceux qui sont censés avoir causé le génocide. Ils sont enterrés dignement alors que leurs victimes sont rassemblées dans des fosses communes comme des malfrats ». Une série de peintures accentue le drame : l'effondrement complet de la famille qui n'a pu fuir les flèches envenimées, un œil qui voit tout est synonyme de la télévision qui informe sur l'ampleur des massacres sans que personne ne se soucie à y mettre fin. Puis, survient un second groupe de sculptures qui ramène au procès. Mais, quelle justice après avoir laissé périr des dizaines de milliers sur leurs matras ! Cette atrocité se ressent dans la représentation d'une victime sectionnée en morceaux composés de la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes et des pieds. A ce propos, Setordji note qu'il y a deux genres de victimes du génocide. Le premier est constitué des conséquences directes du génocide. Le second renferme des ré-

fugiés morts des suites des conditions liées du génocide. Les gens morts après le génocide sont les plus nombreux. Ceux qui ont survécu à cela se consacrent désormais à la louange de leur créateur. Enfin, le clou de l'événement est le déterrement des cadavres des fosses communes : une série de visages en terre cuite à moitié enterrés avec au milieu un vase en métal qui survole sa proie... C'est ce le génocide qui restitue à l'artiste la maîtrise de la créativité.

Eddy Kabeya
Le Phare, R. D. Congo

Les Jeux de la Francophonie

Les Jeux de la Francophonie, un événement des arts et du sport qui rassemble des jeunes talents, sera la vitrine de l'excellence de l'Espace francophone en 2001 à Ottawa-Hull (Canada).

Le Samedi 06 Mai, un jury international des jeux de la francophonie en partenariat avec l'Agence gouvernementale de la Francophonie.

Pour participer les 55 pays et gouvernements de l'Espace Francophone. Après l'organisation de sélections nationales, les œuvres devaient être acheminées par le Ministère de la culture à Dak'Art 2000.

Les concours avaient pour objet de la création d'un visuel des jeux de la Francophonie. Les œuvres étaient destinées à promouvoir l'image des jeux de la Francophonie et à être utilisées dans les cérémonies et publications officielles.

Le jury était composé de : Madame Nicole Guez, critique d'art à Paris.

Madame Fabienne Dumont, directrice du Centre d'Art contemporain de Bruxelles.

Monsieur Yacouba Konaté, profes-

Mamadou Diop
Becroix, ministre
de la Culture et
de la Communication

« Tout Africain devrait voir cette exposition. Cela inciterait à ne plus se dire : Cela n'arrive qu'aux autres. Kofi Setordji réalise ici une fusion extraordinaire entre l'art et les difficultés existentielles des peuples africains, c'est-à-dire, entre l'art et la politique. Nous en avons besoin pour nous regarder les yeux dans les yeux ». Haouadia Thiame, ministre chargé des relations avec les institutions

« Cette exposition est très parlante. Un fleuve d'émotion, vivement que cesse le génocide. Merci Kofi pour cette œuvre ».

Moukemed Padel
Sarr, Inspecteur
à Pire Gourbys

« Sans l'homme, il n'y aurait certainement pas l'art, mais sans l'art est-ce que l'homme peut demeurer humain ? »

Jean Maurice Hétuin, professeur au lycée Jean Mermoz à Dakar : « Beaucoup de talent et d'afrique ! Hétuin ! Un peu trop pessimiste à mon gré, mais le sujet l'impose, il est vrai. Autre que "génocide" j'aurais aimé un titre et une explication en français sur chaque œuvre qui aurait pu guider mon interprétation. Mais... pour le témoignage et pour l'art, merci Setordji. »



Installation 56x60x80

Les non-dits de Kofi Setordji

Comment arrivez-vous à concevoir ce genre de travail ?

J'ai été très affecté par les images assez médiatisées sur le génocide rwandais. Les cathédrales qui ramassaient les cadavres à Goma (R. D. C.) m'ont vraiment traumatisé. Cet événement malheureux m'a fait penser à l'holocauste des Juifs. Leur histoire demeure vivante à travers des films et des pièces de théâtre qui sont consacrées. Pourquoin moi, un Africain, ne peut reconstruire

la vérité ? Il est incompréhensible que d'autres gens non-Africains puissent interpréter cette souffrance comme nous.

Mais vous avez une imagination assez macabre de l'histoire...

C'est une réalité en Afrique aujourd'hui : les guerres menées de toutes parts. J'ai découvert que les génocidaires, pour la plupart, des gens que nous avons élus au pouvoir. Ces leaders, une fois aux rênes du pouvoir, ont oublié les aspirations des peuples pour assouvir leurs propres intérêts. Tous ce que nous savons du Rwanda est qu'il y a eu des milliers morts. C'est tout ? Ce n'est pas correct.

Votre œuvre est-elle un cri d'alarme vers les Occidentaux et l'Onu ?

J'en veux accuser aucun pays. Mais une chose est certaine, lorsque votre maison est en feu, vous ne pouvez pas laisser périr vos enfants. Il nous appartient donc de veiller et de protéger notre peuple. Chacun devra, quel que soit son niveau de service, contribuer à la culture de la paix.

L'art est-il pour vous une affaire à la fois politique et artistique ?

L'art est un article thérapeutique. Si nous connaissons sa signification, nous pouvons développer nos nations. C'est quelqu'un qui voit la totalité. Il est un personnage très important dans la société. Si les gouvernants le soutiennent comme il faut, le pays profitera par la reconstruction nationale. Les artistes n'ont à perdre que d'être ce qu'ils sont. Mais, le gouvernement a beaucoup à perdre s'il ne voit pas leur importance. Par exemple pour la Biennale de Dakar, les pays africains sont pratiquement absents tandis que les Américains et les Européens sont plus nombreux pour puiser les nouvelles connaissances ! Je suis enchanté pour le Sénégal qu'il y ait des endroits appropriés pour les expositions d'artistes. C'est un début encourageant qui manque dans beaucoup de pays africains.

Propos recueillis par Eddy Kabeya

Le vidéo-art... s'installe

Le recours à toutes sortes de moyens techniques et technologiques est de plus en plus courant chez nombre d'artistes. Cela va des dispositifs vidéo (Fadim Mouj) la marocaine avec Liaisons et dMounir Fatim de Tunisie avec Installations verticales, Andriès Botha d'Afrique du Sud sur son Kwazulu Natal) aux ensembles de diapositives (Tracey

Rose d'Afrique du Sud avec Span II). On y retrouve souvent des appareils de musique (Modou, Mookie et Cheikh dans Urban arts) et d'autres fois, des appareils plus intelligents, plus complexes dans le genre, moulins à céréales (Hassan Darsi, pour Pen-dule). Souvent, on comprend tout de suite à quoi tout cela renvoie et quelques autres fois, on se demande bien de quoi tout cela peut franchement tenir. Tous ces montages étranges, ces images souvent silencieuses, ces enchaînements bizarres, ces bruits d'une

Réaction... Réaction

Karoline, une hôteesse
Je ne critique pas l'installation. Je ne dis pas que ce n'est pas de l'art. Je préfère encore voir un tableau, quelque chose qui touche ou à la sculpture. Je trouve que c'est plus expressif. Cependant j'aime l'installation de la Tunisienne Fatma M'seddi Charfi. Elle travaille avec du papier-saie, selon ce qu'elle m'a dit. Elle réalise les objets elle-même. Ceux-ci prennent des formes différentes les uns des autres. Cela traduit la condition humaine : l'homme est une être changeant. J'aime ce travail.

Une Européenne qui refuse de décliner son identité
Je ne trouve pas quelque chose de typiquement africain. Beaucoup d'artistes ont travaillé en Europe. Je trouve les installations intéressantes. Mais, je ne perçois pas ce qu'elles ont de typiquement africain, si ce n'est que les artistes sont des Africains. L'installation du Sénégalais Ndary Lo est très belle.

Les installations sont un courant nouveau. C'est une préoccupation qui existe actuellement. Simon Njami, rédacteur en chef de la Revue noire et membre du jury international de sélection

Le jury a choisi les œuvres sur la base de dossiers. Il y avait plus de 350 dossiers sur les arts plastiques. Nous en avons choisi 20. En 1998, sur une centaine de dossiers, une quarantaine a été retenue. Les travaux représentés la étaient les pertinents. Nous avons regardé les dossiers comme cela se fait partout ailleurs. Nous les avons regardés avec rigueur. Le plus grand service qu'on puisse rendre à un artiste, c'est de le regarder comme artiste. Nous avons regardé uniquement les œuvres sans chercher à savoir si les uns ont travaillé dans des conditions

5 suite de la page une) débarrasser de leur bric-à-brac chaque fois, que sous les apparences d'un mécène, quelqu'un vient les en soulager en garnissant leurs maigres bourses de quelques banc-notes.

Se triturant les méninges, l'assoiffé d'art qui arpentera la Galerie, cherchera certainement à donner un sens à ses installations un « certain discours ». Mais, de guerre lasse, il sera obligé, quelques minutes passées, à « regarder » l'œuvre, de reconnaître que le caractère esthétique et l'effort de créativité, posent problème.

En 1998, les œuvres exposées par l'Angolais Antonio Olé (accrochage d'ustensiles rouillés et autres objets de guerre ramassés) tentaient de refléter l'horreur de la guerre dans son pays de José Edouardo Dos Santos. Mais de création, point ! Olé est cependant, présenté par Afonso Hug comme « l'un des représentants les plus en vue de la « Nouvelle installation africaine ».

Une expression nouvelle est certes, portouse de « curiosité », d'interrogation « contemplative » et parfois de rejet « injustifié ». C'est la raison pour laquelle les artistes qui explorent ce créneau des installations, se doivent de faire montre de créativité. De belles œuvres-installations du Ghanaïen Kofi Setordji sont présentées actuellement à la Galerie Nationale. Le Sud-Africain Willie Bester, qui fait de la récupération, a séduit plus d'un amateur d'art par la puissance de la création de son punch ainsi que le souligne le critique Ivoentien, Yacouba Konaté, au cours de Dak'Art 98. Willie ne s'est pas contenté d'assembler des objets épars, symboles du système odieux de l'apartheid vaincu, mais avec une dextérité et un travail soutenu de recherche, l'artiste a sorti une belle œuvre. L'installation attire les jeunes artistes qui abandonnent ainsi la peinture et la sculpture et leur nouveau goût, lue... l'art.

Alassane Cisse, Sud Quotien Sénégal

autre origine, pour en arriver à créer une symbiose non moins mystérieuse entre les œuvres d'art proprement dites et un dispositif audiovisuel qui, sur les pas du Dak'Art 2000 est loin de laisser indifférent. Pourquoi ? Parce que, comme le relève Bili Bidjocka, les artistes en question ont simplement décidé de composer avec les arguments de leur époque : arguments techniques, technologiques, émotionnels et culturels.

Tous les arguments de leur civilisation d'image, de son et de vitesse ou, plus que jamais, l'artiste est amené à se souvenir, comme le relève Simon Njami, « la technologie est un véhicule pour l'art ». Un véhicule dont il doit absolument tenir compte, pour ne pas rester en arrière, dépassé, totalement emporté dans les flots et les vagues de ce qui émeut l'humanité à laquelle il s'adresse ou dont il se fait le prophète visionnaire. Un véhicule qui, autant il peut paraître sophistiqué dans certains cas, n'est que le reflet de l'environnement dans lequel s'épanouit chaque artiste. Ainsi, précise-t-il, cet environnement est progressivement passé, au gré de l'avancée de l'humanité à celui de la vidéo. Étape comme une autre qui nous conduira certainement (comme c'est déjà de plus en plus souvent le cas) sur le chemin des ordinateurs, d'Internet et de toutes les autres technologies multimédia jusqu'ici peu explorées.

En cela, et on le voit bien, la biennale de Dakar a voulu, par la présence remarquable de ce type d'œuvres autant dans les expositions individuelles que dans l'exposition internationale, marquer son ambition d'ouverture et d'électisme sur les grandes tendances actuelles de l'art contemporain africain et mondial. Une tendance qui se confirmera sans doute en s'affirmant, au cours des éditions futures.

Serge Alain Godong
Mutations - Cameroun

MARCHE DES ARTS PLASTIQUES AFRICAIN

Le mea culpa nuancé des organisateur

Le comité d'organisation du Marché des Arts Plastiques en Afrique (Mapa) a convié hier la presse nationale et internationale à la Chambre de Commerce de Dakar à une conférence de presse. Ils ont senti la nécessité de s'expliquer après les quelques couacs relevés au niveau de l'organisation. Les fortes et multiples failles constatées par les organisateurs n'ont pas pris le dessus sur la suppression du Mapa. Ils ont affirmé une volonté de rectifier les impairs d'ordre organisationnel pour le prochaine édition.

Les organisateurs se reconnaissent dans les justifications données par Daouda Diarra, le Président de la commission exposition, membre du conseil scientifique. Ils évoquent plusieurs facteurs notamment la non acquisition du financement du projet proposé par l'ordre des architectes pour l'aménagement des sites d'exposition. Projet évalué à 18 millions de F Cfa. Les organisateurs n'ont pas approuvé l'attitude de la presse pour son incompréhension de toutes les contraintes qui peuvent se poser dans une telle manifestation. Dans des propos très nuancés, ils ont laissé entendre que les couacs relevés au Mapa ne doivent pas trop préoccuper les gens au détriment du reste de la Biennale. « Ils ne doivent pas être l'arbre qui cache la forêt. Le Mapa est une manifestation parmi tant d'autres qui rythment la Biennale ». Les organisateurs trouvent légitimes les réactions des artistes notamment une réclamation de conditions adéquates pour une plus grande visibilité de leurs œuvres dans les stands d'exposition. La question relative à la suppression du Mapa a été évoquée au cours de la conférence de presse. Toute fois M. Diarra rejette l'idée de devoir supprimer le Mapa. Point de vue partagé par M. Sagna qui estime que « Rien n'est encore perdu ». Selon lui, la réalisation du projet d'aménagement mettra fin au cauchemar des locaux des stands.

Massamba Diop, Le Matin-Sénégal

Teintes et tonalités

Les journaux sont revenus sur cette présente édition de la Biennale des Arts. Un traitement qui rend compte des expositions qui se tiennent dans les différents coins de notre capitale, mais qui se veut également critique vis à vis des organisateurs du Dak'Art.

L'info 7 d'hier évoque l'exposition en plein air du Gie «Goorgorior» qui a installé ses quartiers à la Place de l'Indépendance. L'expo va durer dix jours et a été autorisée par la mairie de Dakar, nous révèle le quotidien. Ces jeunes designers qui affirment qu'ils avaient déposé tous les documents nécessaires pour être sélectionnés au Dak'Art 2000 s'enorgueillissent d'avoir recueilli dans leur Livre d'or des signatures de personnalités venues admirer leurs œuvres.

L'hebdomadaire Le Témoïn propose un reportage quelque part dans le quartier de la Médina. Le journaliste nous entraîne dans une exposition «off» intitulée «Quatre Flaubert» avec les artistes Moussa Traoré, Khassim Mbaye, Sayo Camara et Aladi Koné. Ces plasticiens ont préféré l'ambiance de ce quartier populaire aux galeries huppées du centre ville.

Le quotidien Le Matin a choisi de livrer la synthèse de débats sur l'art qui se sont déroulées à la Maison de la Culture Doua Sack tout en nous conviant aux projections de films d'animation réalisées par un

artiste belge. Une invitation que le quotidien Walladjri confirme en précisant que ce ne sont pas des films destinés aux enfants mais des images d'ici et d'ailleurs enregistrées au cours des pérégrinations des créateurs qui travaillent pour l'Atelier Graphou de Bruxelles.

Pour le quotidien Le Soleil qui consacre une colonne à la Biennale, 18 millions de nos francs vont être débloqués pour intéresser et impliquer les artistes au Marché des arts plastiques en Afrique. Une idée qui a été initiée par les organisateurs de Dak'Art 2000 afin de permettre aux plasticiens qui n'ont pas été sélectionnés de participer aux manifestations officielles.

Alors que Le Soleil se penche sur le nouveau statut du Marché des arts plastiques en Afrique, Sud Quotidien s'interroge sur le devenir des galeries du continent africain en relançant le débat qui a réuni plus d'une dizaine de galeries africaines. Ils s'étaient réunis pour réfléchir sur les nombreux problèmes auxquels ils sont confrontés. Selon eux, la nécessité d'édifier un patrimoine africain s'impose. Bonne lecture et à demain.

Joe Ousmane Fall
L'info 7 - Sénégal